

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 74

Artikel: Les insectes agents de contagion.
Autor: G. S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parmi lesquelles il y avait un M. Merguin (*) professeur de français au collège de Léopoldstadt que je vis dans la suite, dont la femme, bohémienne de nation était aussi bonne que lui ; il y avait aussi une D^{lle} Briemann de Porrentruy. Tous me comblaient d'amitiés.

J'allais à moments perdus, faire visite à M. le général baron Neigre, aussi un compatriote logé dans la Herrenstrasse (rue des messieurs) et au payeur général M. Wisser de Boécourt ; dans le même hôtel, des planches sur des tréteaux garnissaient les deux ailes de son appartement. D'un côté les ducats en or, de l'autre des pièces de monnaie en argent. Je restais sur le seuil ; du fond de son cabinet, il me faisait signe d'entrer.

Un M. Froidevaux du Noirmont dans les Franches-Montagne, ancien conseiller d'Etat de l'Empire, se plaisait à fumer sa pipe dessus le balcon de son hôtel et à boire frais, tenant les bouteilles dans une seille d'eau. Il était bien vieux ; sa conversation ne démontrait pas qu'il fût un homme d'un esprit supérieur, ce qui me donnait à penser où la fortune va-t-elle se nicher ?

Toutes mes après midi étaient à ma disposition. Voulu en tirer un petit profit j'amenai M. Delachastre à une spéculation qui me fut en quelque sorte avantageuse. Voici ce dont il s'agit. Ayant ouï-dire que Napoléon, dont la munificence était grande, avait visité tous les hôpitaux de Vienne remplis des blessés de la bataille d'Essling, et leur avait fait donner, à chacun 60 francs, j'eus l'idée d'en tirer parti, puisque je n'avais pu profiter de cette aubaine.

M. Delachastre, outre un bel équipage attelé de deux chevaux gris, dont la commune qu'il administrait bien lui avait fait don, recevait quelques assignats, sans autre valeur réelle que celle attribuée dans l'Etat où ils avaient cours ; il les mettait en portefeuille. Je lui proposai d'échanger un billet de 7 florins contre 5 francs.

Je parcourus les endroits principaux, l'école de médecine où j'en débitai pour 200 fr. que je livrais à ma rentrée, et sans fixer de retenue j'étais content de sa libéralité.

Un dimanche, me trouvant devant l'hôtel, je vis un domestique avec deux chevaux entrer dans le Danube pour les y abreuver ; dans moins de dix minutes ils disparurent ; on lui avait tendu une perche qu'il ne put tenir.

(*) Dit **Naseau**, pour le distinguer de ses autres homonymes.

Le malheureux frissonnait, blotti, enfoncé dans le fourré. Pendant quelques instants, il douta lui-même du crime qu'il venait de commettre. Aussi rapide que la décharge qui avait abattu le garde, une réaction formidable s'opérait en lui, un sursaut secouait tout son être, il était réveillé par sa chute dans le gouffre.

Combien de temps resta-t-il fasciné, écrasé par l'horreur de lui-même, l'épouvante de la réalité ? Tout à coup un autre sentiment le saisit, le domina l'emporta ; l'effroi. Ah ! oui, il venait de tuer le garde forestier, ce brave cœur, son ancien camarade ! Il n'était plus qu'une pâture de cachot, un traqué par la justice, l'homme des gendarmes, de la cour d'assises, un accusé, un condamné... Et, dans cette boue sanglante que le froid figeait, un marcheur inattendu avait peut-être déjà découvert le cadavre. Alors, déjà aussi, on cherchait le meurtrier, on visitait le bois, on allait le fouiller de fond en comble, visiter jusqu'aux arbres creux.

Inondé d'une sueur froide, secoué jusqu'aux moelles, il se glissa comme une couleuvre, sortit sans bruit du fourré et, quand il fut dans le sentier, rien ne se faisant ni voir, ni entendre, il courut. Où allait-il ? N'importe, il fuyait.

(La suite prochainement).

A quelque temps de là, je changeai de logement ; je vins à Waringenstrass, chez des bons bourgeois. Les premiers jours je fus passablement traité ; ensuite atteint d'une esquinancie assez grave, on m'avait retiré dans un coin de l'appartement sur un peu de paille ; je souffrais beaucoup sans me plaindre, le chirurgien du quartier me pensait, mais pour mon mal il n'ordonnait rien.

Je n'étais pas seul de logé là. Un soldat badois du 3^e régiment devait aller rejoindre son corps dans l'île de Lobau occupée par les troupes françaises et celles des alliés ; un pressentiment me poussa à lui dire en allemand s'il connaissait M. de Rosé. « *Der Franzos ?* » (Le français) répondit-il aussitôt, « c'est mon capitaine. » Je demandai un bout de papier et lui mandai ma position fâcheuse. Il était onze heures du matin, et dans la soirée, on frappait à la porte ; nous nous étreignîmes en véritables amis.

J'étais en quelque sorte la cause de son bonheur, et il était reconnaissant. Il en donna ordre de me dresser un lit complètement garni, et le médecin appelé, je fus si bien guéri dans peu de jours que je pus aller le trouver à l'hôtel, où il se faisait grandement servir. Cela devait m'entraîner à une dépense dépassant ses moyens ; alors il me confia sa gêne d'argent, et me chargea de lui indiquer un banquier. J'avais déjà vu dans les premiers jours un M. Seignez, commis principal de la première maison de Vienne, tout près du palais impérial, chez qui nous nous rendîmes ensemble. Il tira une lettre de change sur un oncle chanoine de la métropole de Fribourg (*) en Brisgau dont il toucha le montant ; alors nous roulions par toute la ville de Vienne en fiacre, faisant bonne chère tant que l'argent dura. Je ne devais plus le revoir ; il est mort en Espagne.

M. Theubet m'avait introduit dans l'hôtel d'Anna Strass chez M. le baron de Verger (**)

Napoléon.

Un mot sur ce digne homme. Il était de Delémont, avait épousé en 1807 Mlle Annette de Noël de Porrentruy, fille unique d'un ancien lieutenant colonel de l'ancien régime en France ; j'avais assisté à la sérénade donnée le soir du jour de son mariage devant la maison de Billieux.

J'ai su trop tard que mon père était devenu son tuteur pendant sa minorité. Dès que je me fus fait connaître, j'étais admis à sa table parmi les officiers supérieurs, généraux, assis dans un fauteuil à ses côtés ; d'une complaisance telle qu'il coupait lui-même les morceaux de viande sur mon assiette, ayant chaque convive un desservant, et pour verser le vin dans des verres de cristal.

Vis-à-vis de moi était un jeune colonel, j'ai su depuis son nom (M. Voirol) (***) de Tavannes au val de Moutier, réquisitionnaire de l'ancienne république, j'étais charmé de cet honneur. Cependant dans une interlocation passagère, je lui avais conté le trait d'intrépidité donné à Essling ; et un jour que je me présentais, comme il était sur le point de partir pour Schönbrunn, où résidait l'empereur, il m'offrit une place dans sa calèche. La seule crainte d'être reconnu complice dans l'affreuse scène des imprécations soldatesques contre l'empereur Napoléon, le 19 mai, toujours présente à mon esprit troublé, m'a fait remercier, comptant d'ailleurs sur la recommandation du colonel Gauthier, dont je ne pouvais méconnaître la prérogative.

(*) Il s'agit sans doute du chanoine de Rosé, grand chanoine du chapitre cathédral de Bâle, qui résidait à Arlesheim à la Révolution.

C. F.

(**) Devenu général au service de Bavière, est mort à Munich en 1851.

C. F.

(***) Devenu général, mort en 1847

M. le baron Gressot dont on m'avait donné l'adresse à Pentzing, était parti en mission diplomatique ; ce beau village était lieu de remonte pour la cavalerie.

La ville de Vienne paraissait fort animée. On avait expédié de Paris des acteurs de comédie. Le théâtre de la Cour était très fréquenté, des billets d'entrée déposés au bureau me procuraient le plaisir d'y aller souvent ; j'y ai vu jouer les pièces françaises en vogue, entre autres les *Innocents* et : c'est la fête d'Innocentin, de Bâle et d'Ignace.

La troupe allemande alternait avec les acteurs français, j'ai été une fois curieux de voir ce genre de spectacle. On donnait : *Guter Mond warum so stille ?* (bonne lune, pourquoi si tranquille ?) bien différent du français gai et spirituel.

Le hasard me fit rencontrer près d'un chantier de construction voisin du Danube, deux de mes compatriotes Meunier Henri et Wisser Georges, sergent dans le corps des ouvriers d'artillerie, venant d'Anvers (Escaut) où ils avaient coopéré à l'exécution d'une machine hydraulique d'invention moderne, dont on devait se servir bientôt ici, à la reprise des hostilités.

Le 5 juillet j'étais près de mon bienfaiteur que je n'oubliais pas, nous causâmes à l'écurie pendant qu'on donnait à ses beaux andalous (*) des quarts de pain trempés dans des seilles de vin, en place d'avoine ; il ne me cacha rien de ce qu'il savait de relatif aux circonstances actuelles. Il était réservé à la division Morand de commencer l'action ; qu'au signal donné par la machine en question, la brigade de M. Lacour devait s'ébranler ; qu'il connaissait son devoir, et que la réussite dépendait de sa vie, dont le sacrifice était fait d'avance.

Je le laissai avec l'assurance qu'il s'en tirerait bien.

De là, je me rendis au 61^e que j'accompagnai depuis Heiligenstadt, en traversant Vienne jusqu'au delà du pont de Léopoldstadt, sur la route de Linz par une averse qui a duré toute la nuit.

Je m'étais mis en pension dans un cabaret et prenais mes repas avec des maréchaux de logis du 13^e chasseurs, qui avait son dépôt à Belfort.

(A suivre.)

Les insectes agents de contagion.

L'étude de la manière dont se fait la transmission des maladies contagieuses est des plus intéressantes les résultats auxquels elle conduit sont un guide précieux pour l'hygiéniste. Les découvertes de Pasteur démontrant le rôle joué par des êtres microscopiques, par des microbes, dans l'origine des maladies devaient ouvrir de nouveaux horizons aux savants qui cherchent à connaître la manière dont le mal se propage et dont se développent les épidémies.

Ce ne sont pas seulement l'eau et les objets souillés par les malades qui peuvent devenir des agents actifs de propagation des maladies infectieuses. De même que le vent peut transporter au loin le pollen fécondant ou les poussières meurtrières, de même l'insecte ailé peut concourir, d'une part, à la reproduction de la fleur parfumée et devenir, d'autre part, un agent destructeur en semant sur son passage les germes des infections les plus redoutables.

C'est ainsi que la mouche, par exemple, hôte habituel de nos appartements, peut devenir un agent inconscient, mais sûrement actif de contagion dans les familles. La mouche, en effet,

(*) Le marquis de la Romana, grand d'Espagne avait amené quantité de ces chevaux de luxe.

se promène partout. Sans se désinfecter les pattes, elle passe volontiers du front de l'enfant malade sur celui de la mère assise à son chevet ; peu délicate, elle s'en va butiner sur une plaie repoussante ou sur le bord d'un crachoir pour passer de là sur le compotier de fruits déposé sur la table, ou bien elle fait une partie de plaisir sur le nez du chien qui sommeille pour se promener ensuite sans gêne sur le morceau de pain et de fromage destinés à l'ouvrier quand sonnera l'heure du repos.

De nombreuses observations, que nous avons déjà signalées à nos lecteurs, ont permis de constater que la mouche pouvait de cette manière devenir un agent de dissémination des germes de la phthisie, et c'est en se basant sur ces observations qu'on est arrivé à recommander l'usage de crachoirs munis d'un couvercle. Dans les dernières épidémies de choléra, on a également pu accuser les mouches de disséminer les germes de la maladie, qu'elles transportaient des déjections des cholériques sur les aliments destinés aux personnes du voisinage. Pour vérifier cette hypothèse, on fit l'expérience suivante : on enferma des mouches sous une cloche où on avait placé une soucoupe contenant un bouillon de culture de bacilles du choléra et des plaques de gélatine. Deux jours après, on constatait que les mouches, après s'être alimentées successivement du bouillon cholérique et de la gélatine, avaient ensemencé cette dernière avec leurs pattes mouillées du liquide virulent.

Dans la récente épidémie de fièvre typhoïde qui décima les troupes américaines au début de l'expédition de Cuba, on accusa également les mouches d'être un puissant agent de contagion. Une commission médicale les considéra même comme les agents les plus actifs de la dissémination des germes apportés par quelques volontaires des Etats Unis.

Les insectes peuvent devenir encore des agents plus directs de contagion. C'est le cas, par exemple, pour le moustique, la puce et la punaise qui, en perçant notre peau, peuvent nous inoculer une maladie souvent meurtrière. L'insecte, ici, procède à la manière du médecin-vaccinateur qui, de sa lancette, incise la peau du bébé pour y déposer la pulpe vaccinale.

On sait que certaines mouches peuvent, de cette façon, nous inoculer par leurs piqûres les germes du charbon qu'elles s'en vont puiser dans le sang d'animaux morts de cette maladie. On accuse actuellement le moustique de déposer sous la peau, par ses piqûres, les embryons de la filaire de médecine et de jouer un certain rôle dans la production d'une maladie qu'on désigne sous le nom d'éléphantiasis des Arabes.

Après les mouches et les moustiques, ce sont les puces et les punaises qui semblent pouvoir devenir, dans certains cas, les complices de l'affreusement microbienne.

Ainsi que cela paraît être sûrement établi, les rats sont facilement atteints de peste et jouent un rôle dans l'origine et la marche des épidémies. Les observations récentes paraissent démontrer que c'est la puce du rat qui souvent se charge d'inoculer le mal à l'homme.

La lésion initiale de cette terrible maladie serait donc parfois une simple piqûre de puce !

Dernièrement, un médecin russe a accusé les punaises d'avoir été des agents de contagion dans une épidémie de typhus qui sévit à Odessa. L'expérience suivante semble, en effet, prouver que la punaise est capable de transmettre diverses maladies. On a appliqué des punaises à jeun sur la peau de sujets atteints de fièvre récurrente, on a recueilli le sang de ces punaises et on l'a inoculé à un singe bien portant. Trois jours après, le singe est tombé malade et on a retrouvé dans son sang les germes caractéristiques de la maladie. Pour confirmer

ce résultat, voici une autre expérience encore plus intéressante et plus démonstrative. Il y a quelques années, M. H. Moreau, étudiant le cancer chez la souris blanche, avait réussi à transmettre la maladie à cet animal. Mais — et c'est ici le point qui nous intéresse particulièrement — les cages où il tenait ces souris ayant été envahies par les punaises, M. Moreau eut l'heureuse idée de vouloir déterminer le rôle que pouvaient jouer ces parasites dans les résultats qu'il obtenait.

Pour cela, dans les cages neuves, isolées sur des pieds plongeant dans des cuves remplies d'essence de térébenthine camphrée, il plaça une série de souris saines. Les unes furent laissées seules, tandis qu'aux autres il adjoignit un grand nombre de punaises prises dans des cages déjà infectées. Quelques mois après, les résultats de l'expérience ne laissaient aucun doute sur le rôle de ces parasites dans la propagation de la maladie. Toutes les souris des cages aux punaises étaient devenues cancéreuses, tandis que les autres étaient absolument saines.

Aussi, dans la suite de ses recherches, M. Moreau substituait-il souvent la piqûre de la punaise à celle de l'aiguille comme moyen d'inoculation.

Les quelques faits que nous venons de signaler ont, on le comprend, leur importance pratique.

On fera la chasse aux mouches dans les appartements, on se méfiera d'elles surtout dans les chambres de malades et on maintiendra toujours les crachoirs à l'abri de leurs dangereuses investigations.

On se préservera des autres parasites par une propreté rigoureuse et on ne se gênera pas, à l'occasion, de dire à l'individu malpropre et déguenillé qui voudrait franchir le seuil du logis : « Va secouer les puces ailleurs ! »

Dr G. S.

Feuilles d'hygiène.

Conseils pratiques.

J'ai parfois entendu dire qu'un tonneau dégageant une mauvaise odeur était un tonneau perdu.

Beaucoup heureusement et avec raison ne pensent pas ainsi. On peut parfaitement — les exceptions doivent être très rares — enlever par un bon nettoyage cette mauvaise odeur exhalée.

Il suffira quelque fois d'un rinçage à l'eau froide suivi d'un autre à l'eau chaude et d'un soufrage.

Mais il pourra se faire aussi que cette façon de procéder soit insuffisante.

Une autre plus énergique et qui sera complémentaire du premier, consistera à introduire un lait de chaux dans le tonneau, à l'y abandonner pendant trois ou quatre heures. Inutile de dire qu'il faudra soigneusement rincer ensuite.

Le lait de chaux pourra souvent, et même avec avantage, être remplacé par une infusion de feuilles de pêcher.

Un autre moyen, excellent aussi, consiste à faire brûler dans le tonneau dont on veut enlever l'odeur, mauvaise, du sucre qu'on aura préalablement imbibé d'alcool. La fumée dégagée est un bon réactif contre les odeurs qu'elle détruit. N'utilise-t-on pas souvent d'ailleurs cette propriété dans les appartements même ?

Il peut se faire encore que tous les procédés qui viennent d'être énumérés soient insuffisants. En ce cas il en existe un dernier, qu'on peut tenter et qui, plus énergique que les précédents, doit réussir. Il consiste à laver le tonneau avec de l'eau acidulée d'acide sulfurique, mais dans de fortes proportions, c'est-à-dire composée de 10 parties d'eau et d'une d'acide.

On traitera ensuite le même tonneau par un lait de chaux et enfin on rincera soigneusement.

* * *

Si, différentes en cela des tonneaux, les carafes ne conservent généralement pas de mauvaises odeurs, il arrive souvent qu'elles sont salies, comme encrassées, soit par des dépôts laissés par l'eau, soit encore par des végétations microscopiques, soit enfin par de la simple poussière.

Il y a différentes manières de les nettoyer, différents produits à employer pour ce nettoyage. Les ménagères en connaissent pas mal, par exemple ceux consistant en l'introduction dans la carafe avec de l'eau, de papier buvard ou brouillard déchiré en menus morceaux, de sable, de gros sel, de cendres, de coquilles d'œufs pilées, etc...

On peut ainsi arriver à nettoyer à peu près les carafes, mais l'agriculture moderne nous donne un autre moyen aussi pratique et bien supérieur à ces précédents pour obtenir les mêmes résultats.

C'est de prendre une poignée d'avoine, de grains d'avoine, de les introduire dans la carafe, de verser environ moitié de son volume d'eau et d'agiter énergiquement. Très vite le verre ou le cristal redeviendra d'une limpidité parfaite.

Inutile d'ajouter que l'avoine utilisée n'est pas perdue pour cela. On la recueille, on la lave, on la laisse sécher et elle est aussi propre à n'importe lequel de ses usages habituels que si elle n'avait pas servi.

* * *

Nous avons donné tout à l'heure les meilleurs moyens à employer pour enlever les mauvaises odeurs des fûts.

Sait-on qu'on peut facilement se servir de fût ayant contenu du vin rouge pour mettre des vins blancs et sans préjudice pour la couleur de ceux-ci ?

Il est certain que pour ce faire on doit dévorer les tonneaux.

Cette opération repose sur les propriétés décolorantes de la soude. Dans 20 litres d'eau on en fait fondre 3 kilos environ. Il faut que l'eau soit bouillante. Aussitôt que la soude est bien fondue on verse la dissolution dans la futaille qu'on veut dégraisser, on remet la soude, on agite et roule en tous les sens le fût de façon que le liquide qu'il contient touche toutes ses parties. On laisse ensuite en repos et pendant quelques heures, on agite une nouvelle fois avant de faire écouler la dissolution puis on rince à l'eau chaude d'abord à l'eau froide ensuite et autant de fois que cela est nécessaire. Le tonneau n'est bien propre que lorsque l'eau qui en coule est d'une limpidité parfaite.

Paul ROUGET.

LETTRE PATOISE

Je ne sais quasiment de qué façon m'entrepone pou vos recontai enne hichtoire de boudin qu'à rudement drôle. C'à quemont qu'an dirait, di foué toubac ! Ai y en é que velan dire que c'à des mentes ; des âtres, que ce n'a pe des tchoses ai dire és dgens, vou bin és lecteurs d'enne gazette... qu'i dairò être pu vergoingnou... Soli se peu bin. Enfin, Vos dré.

C'était tyien qu'i voyaidgeon po vendre des pommes de terre tyeutes po pientai. I airrive dains enne mageon qu'i coingnechò bin. • Eh ! bonsoir, Djoset, me dié lai lanne, ai y é longtemps qu'en vòs n'on vu. Qment vai ? — Soli vai bin qu'i dié : âtrement, i ai in mâ de ventre di diale — Ai vo fà couché ci Djoset, me dié la baichatte, enne grante, satche — Q'ment qu'i ne seu pe bin, i ne veu ran père qu'in pô